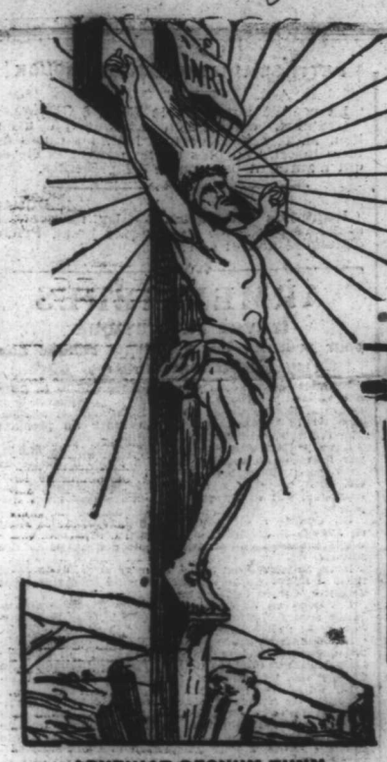
XXVe ANNÉE. — N° 8732. — SAMEDI 3 OCTOBRE 1914.

LA CROIX DU NORD

5 CENTIMES — 5 CENTIMES

Bureaux LILLE, 15, RUE D'ANGLETERRE, 15, LILLE — TÉLÉPHONE : 672 — POUR PARIS : 8, rue Bayard, 5



ADVENIAT REGNUM TUUM

Nous vous reconnaissons comme notre Souverain Seigneur et Maître et comme Chef suprême de la Patrie Française.

Dieu protège la France

C'était le 4 août dernier : il y aura demain deux mois.

L'ambassadeur d'Angleterre demandait à M. Von Jagow, ministre des affaires étrangères allemand :

— L'Allemagne est-elle disposée à respecter la neutralité de la Belgique ?

Et Herr von Jagow répondit négativement :

— Cette violation est nécessaire, dit-il, parce qu'il s'agit pour nous, allemands, de pénétrer en France par le chemin **le plus rapide et le plus facile,** de façon à avoir une **grande avance** sur les opérations françaises et de frapper le plus tôt possible **un coup décisif.** C'est, pour l'Allemagne, **une question de vie ou de mort. La rapidité est le plus grand atout de l'Allemagne.** Celui de la Russie est d'être un réservoir inépuisable de soldats. (Extrait du **Livre Bleu**).

Et ils croyaient si bien que la Belgique offrirait un chemin « rapide et facile » que leurs mobilisables séjournant en France ne devaient même pas « rejoindre » en Allemagne.

Un médecin alsacien avait sur son livret militaire cette affectation : **3e jour de mobilisation, Verdun.** C'était l'attaque « brusquée » qui devait renverser notre couverture de l'Est en 24 heures.

Un ouvrier tailleur allemand, habitant à Paris, avait sur son livret : **13e jour de mobilisation, Reims.**

Or, Verdun est encore intact, après deux mois. Or, le 13e jour de la mobilisation allemande, les forces germaniques étaient encore devant Liège.

Et non seulement l'Allemagne ne nous a pas encore infligé le « coup décisif », mais elle a reçu une blessure profonde sur la Marne, et en cette fin de longue bataille sur l'Aisne, elle reçoit râclées sur râclées.

Les états-majors de ses armées regagnent ses frontières ; ses troupes du génie sont retournées en Belgique pour creuser les **travaux** défensifs qui doivent protéger **la retraite** des plus belles, des plus jeunes, **des plus** ardentes forces de l'Empire.

En outre, tout ce qui était mobilisable a été mobilisé du Nord au Sud, de l'Est à l'Ouest de l'Allemagne.

Et celle-ci a dû abriter ses flottes dans ses ports, non seulement pour les protéger contre l'offensive anglaise, mais pour rendre ses marins disponibles et les envoyer en Belgique, en France, guerroyer sur le « plancher des vaches ».

Et ce sont des enfants mêlés à des quadragénaires qu'on a vus, ces jours-ci, marcher à leur tour vers le grand abattoir de l'Aisne, où d'après des officiers à même d'être renseignés, assure le « Daily Mail », les troupes du Kaiser ont perdu — avant l'ébranlement même de la retraite — **cent quatre-vingt mille** (180.000) **tués, blessés ou disparus.**

Et une dépêche de Rotterdam, en date du 29 septembre, assure que, par milliers, les Allemands, venant du Sud, arrivent à Bruxelles épuisés, fourbus, littéralement sur leurs boulets.

Et une information — de source privée de Berlin — nous apprend que le service de l'intendance aux armées allemandes de l'Ouest « est devenu impuissant, et que, pendant une quinzaine de jours, la majorité des troupes n'a vécu que de pain et d'eau ».

Or, hier soir même, un soldat blessé du 43e, venant des alentours de Reims et qui a bataillé depuis le commencement des hostilités, nous disait : « Jamais nous n'avons manqué de nourriture et de munitions. »

Et, plein d'entrain, le brave garçon ne demandait qu'à guérir au plus vite pour aller rejoindre son cher « régiment des papas » qui a fait bravement le voyage de la Meuse à la Marne et de la Marne à l'Aisne, toujours combattant.

Car ils sont tous ainsi, nos vaillants soldats : Ceux de Lorraine, qu'un ami rencontrait ces jours-ci, aussi bien que ceux de Champagne et de Picardie.

— Ah ! ce qu'ils ont ramassé de « bûches » autour de Verdun et de Nancy, disait l'un d'eux. Au commencement cela nous faisait quelque chose de tailler ainsi en viande humaine. Mais maintenant on en a l'habitude, et l'on ne demande qu'à continuer.

Encore un détail : le journal anglais que nous citions plus haut constate que d'après les listes officielles de Berlin, les pertes de l'armée allemande, dans la dernière semaine, se sont élevées au chiffre de 35.700 tués, blessés ou prisonniers.

***

Et maintenant, relisez les déclarations de herr von Jagow à l'ambassadeur anglais :

« Il nous faut un chemin rapide et facile — il nous faut une grande avance sur les opérations françaises — il nous faut frapper le plus tôt possible un coup décisif — c'est, pour l'Allemagne, **une question de vie ou de mort. La rapidité est le plus grand atout de l'Allemagne.** »

Ne vous semble-t-il pas, après cela, que la « question de vie ou de mort » est réglée, et bien réglée ?

N'est-il pas vrai que ses atouts, qui devaient couper, sont coupés à leur tour par nos atouts supérieurs, et que, pour l'ennemi, la partie est virtuellement perdue, sinon finie ?

Ah ! oui, ce n'est plus seulement en suppliant que nous récitons la traditionnelle formule de nos pères, c'est aussi en constatant et en remerciant que nous disons de toute notre âme de Chrétien et de Français :

Dieu protège la France !

C.

La Guerre

Efforts suprêmes et désespérés DE L'ENNEMI

Le compte-goutte officiel vient de lâcher un nouveau nom de ville entrant dans notre front de bataille : Arras.

Et encore on dit seulement : au sud d'Arras.

Il est possible que pour le reste de la France ce soit une révélation. Mais pour notre région c'est de l'histoire assez vieille déjà.

L'on voit par cet exemple que pour être enregistrés par nos trop modestes et trop réservés communiqués, nos « avancées » et nos « progrès sensibles » et nos « situations satisfaisantes » doivent être consacrés par un long temps.

On conclura de même pour la « violente action » dans la région de Roye, qu'il faut mettre au passé plutôt qu'au présent, comme l'indique du reste le premier des deux communiqués qui, par distraction sans doute, anticipe sur le second.

Le fait est que l'ennemi se débat à son extrême droite avec l'énergie du désespoir. Il accumule là tous les renforts qu'il peut encore faire venir.

Et cela dans un double but que tout le monde comprend : briser ou redresser le croissant de fer et de feu dont la courbe s'allonge et rentre de plus en plus sur lui, puisque sa pointe est déjà officiellement à Arras, et donner à son arrière le temps de se dégorger, d'effectuer ses plus lourds charrois, afin d'éviter autant qu'il se peut — s'il se peut — l'encombrement d'une retraite qui dégénérerait vite en déroute.

En attendant, cette pauvre petite ville de Roye a subi, elle aussi, avec Albert et Combles, un véritable martyre.

Les Allemands comprennent de plus en plus les opérations de la guerre à la manière des légendaires Mohicans — pour ne pas dire des Huns et des Vandales, que cette comparaison calomnierait.

Du « sentier de la guerre » ils font un chemin de dévastation et de ruine.

Mais patience, un peu de patience encore, et tout se payera.

EN FRANCE

COMMUNIQUÉS OFFICIELS du Gouvernement

Bordeaux 2 octobre, 7 heures.

Rien de particulier à signaler, sauf DANS LA RÉGION DE ROYE, où UNE VIOLENTE ACTION A HEUREUSEMENT TOURNÉ POUR NOUS, et DANS L'ARGONNE, où nous avons fait QUELQUE PROGRÈS NOUVEAU.

L'IMPRESSION GÉNÉRALE RESTE SATISFAISANTE.

2 octobre, 15 heures 30.

A NOTRE AILE GAUCHE

La BATAILLE continue TRÈS VIOLENTE, notamment DANS LA RÉGION DE ROYE où les Allemands paraissent avoir concentré des forces importantes.

L'action s'étend DE PLUS EN PLUS VERS LE NORD.

LE FRONT DE COMBAT se prolonge actuellement JUSQUE DANS LA RÉGION AU SUD D'ARRAS.

Sur la Meuse, les ALLEMANDS ONT TENTÉ DE JETER, près de Saint-Mihiel, UN PONT QUI A ÉTÉ DÉTRUIT CETTE NUIT.

En Woevre, NOTRE OFFENSIVE CONTINUE, ELLE PROGRESSE pas à pas, notamment dans la région entre Apremont et Saint-Mihiel.

SUR TOUT LE FRONT, il n'a été tenté de part et d'autre que des OPÉRATIONS PARTIELLES.

LES PERTES ALLEMANDES

Bordeaux, 1er (visée), de Copenhague. — Une liste officielle allemande accuse **8.175 morts, blessés et disparus, dont 60 officiers morts, 190 blessés, 7 disparus.**

Le total des huit dernières listes dépasse **55.500.** (Fournier).

26 soldats français tués en Alsace DANS UNE AMBULANCE

Bordeaux, 1er (visée), de Bâle. — Des Allemands embusqués dans la maison d'habitation d'un conseiller municipal de Nieder-Morschwiller, localité de la Haute-Alsace, située à six kilomètres au sud de Mulhouse, transformée en ambulance, ont tué 26 soldats français. Ceux-ci, malades et blessés, séparés de leur compagnie, apercevant le drapeau de la Croix-Rouge, pénétrèrent sans méfiance dans la cour de l'immeuble, où ils furent tous tués par les ennemis cachés à l'intérieur. Les victimes de ce guet-apens ont été enterrées dans le jardin, où le propriétaire va faire apposer l'inscription suivante : « Victimes d'assassins qui déshonorèrent ma maison. » (Fournier).

Encore une fausse nouvelle allemande démentie

Bordeaux, 2 (visée). — L'agence Wolff a annoncé que la France, l'Angleterre et la Belgique ont conclu en avril 1914 une convention militaire de laquelle il résulterait que la Belgique violait sa propre neutralité.

Cette nouvelle est une pure invention. (Havas).

Une brillante opération

L'un des plus brillants faits d'armes accomplis par nos troupes ces jours derniers est la prise d'une colline de la région du Soissonnais, dont il a été souvent question depuis le début de la bataille de l'Aisne. Un capitaine, blessé au cours de l'action par un éclat d'obus, nous a fait le récit de cet exploit.

« La hauteur de X..., nous dit-il, en raison de sa situation et de ses trous de carrière, était une position excellente pour l'ennemi, qui se trouvait ainsi à l'abri de tout mouvement offensif. Aussi l'avait-il solidement fortifiée et garnie d'artillerie lourde. Pendant 10 jours, notre 75 battit la position pour en déloger l'adversaire qui, de son côté, riposta vainement. Ce duel d'artillerie n'eut pour résultat que de retarder le développement prévu de la bataille.

Le commandant résolut de brusquer l'attaque et de surprendre l'ennemi et de ne pas lui laisser le temps d'organiser la résistance.

« Nous sommes partis à quatre heures, et nous avons pu, en rampant, approcher de la hauteur sans être aperçus des Allemands. L'action s'était d'ailleurs ralentie depuis le matin : le canon lui-même s'était tu. Arrivés au pied de la colline, nous nous sommes dissimulés dans un repli de terrain en attendant la nuit.

« Lorsque le moment fut venu, les clairons sonnèrent la charge. Nos héroïques soldats se ruèrent à l'assaut de la position ; rien ne résista à leur fougue. Leur élan avait été si impétueux que les Allemands n'eurent que le temps de se mettre sur la défensive Seules, les mitrailleuses purent tirer sur nous, mais leurs fameux mortiers restèrent silencieux, leurs servants ayant été tués sur leurs pièces à la baïonnette.

« Artilleurs et fantassins déguerpirent sans en attendre davantage, nous abandonnant 7 pièces d'artillerie lourde.

« Cependant les hommes d'une batterie avaient essayé d'emmener une des pièces, à laquelle ils avaient attelé 20 chevaux, mais elle s'embourba bientôt dans le terrain détrempé, et nos soldats n'eurent pas grand' peine à s'en emparer.

« Comme nous nous apprêtions à nous retirer, notre mission accomplie, nous avons essuyé le tir des pièces allemandes postées sur une colline voisine. C'est à ce moment que j'ai été atteint par un éclat de shrapnell. Mais, tandis qu'on m'emportait, j'ai eu la satisfaction de constater que notre 75, qui en quelques minutes avait pris position sur la colline dont nous venions de lui faciliter l'accès, n'avait pas tardé à réduire au silence son « kolossal » rival.

Paul CHAUTARD.

A Berlin, c'est fini de rire !

La désolation commence à régner

Stockholm, 2e septembre. — Ç'en est fini, télégraphie-t-on de Berlin, de rire, d'acclamer et de chanter. L'aspect de la capitale allemande est morne et désolé.

Il y a partout de petits groupes discutant les nouvelles. Plus personne à Unter den Linden, il ne reste plus un homme valide depuis le rappel de la Landsturm. Le changement est visible depuis la défaite de Lemberg ou Llow, comme on dit maintenant depuis la russification de tous les noms germaniques. Après cette défaite deux généraux autrichiens traversèrent Berlin pour se rendre au quartier général allemand.

Deux corps d'armée furent appelés à l'Est et tous les transports par chemin de fer furent suspendus. On annonça ensuite que les Allemands avaient remporté une victoire en Prusse Orientale, et l'enthousiasme reprit, mais il tomba aussitôt qu'on dut avouer que le général von Kluck avait subi un échec en France. Les feuilles officieuses firent de leur mieux pour en atténuer l'effet en annonçant que les Allemands avaient fait 200.000 prisonniers de guerre. Mais cette nouvelle fut accueillie avec indifférence ; on avait fait accroire au peuple que l'armée était sous Paris. Puis après deux jours, le sentiment de malaise devient de l'anxiété, le peuple commence à connaître la vérité. Des groupes fiévreux surgissent de tous les côtés. On ne voit plus que femmes en deuil, tous les jours la poste apporte des lettres de faire part de décès pour le « Roi et la Patrie ». Des quantités énormes de lettres viennent avec la mention fatidique « gefallen », ce qui signifie que le destinataire est mort. Berlin prend un aspect morne et on s'attend à de graves difficultés.

Les sentiments de l'Allemagne A L'ÉGARD des PUISSANCES ALLIÉES

Bâle, 30 septembre. — La « Gazette de Cologne » publie un article disant en substance : « Nous pouvons avoir de la compassion pour la France et la Russie, mais la haine est le seul sentiment possible que nous puissions ressentir à l'égard de l'Angleterre. » (Fournier.)

La flotte allemande dans le canal de Kiel

Copenhague. — Des voyageurs rentrant de Kiel rapportent que le canal est plein de vaisseaux de guerre, parmi lesquels les plus grands cuirassés.

L'arsenal est très occupé nuit et jour et des trains arrivent continuellement apportant de grands canons pour compléter l'armement des croiseurs cuirassés et des dreadnoughts.

On dit que les ateliers Krupp ont été occupés spécialement depuis deux ans à préparer une nouvelle artillerie de marine, et les Allemands déclarent maintenant que toute la flotte sera bientôt prête à combattre. (Daily Telegraph, 30 sept.)

Leurs grands généraux

Le Kaiser fait une grande consommation de généraux.

Déjà von Emmich, qui commandait l'armée allemande dite de la Meuse, a payé son échec devant Liège par une quasi mise en réforme.

Le général Hausen, on s'en souvient, a été également destitué du commandement de la 3e armée germanique.

On a confirmé l'information d'après laquelle le général von Klück qui mena cependant, avec une incontestable virtuosité, l'aile droite allemande jusqu'aux portes de Paris, aurait expié lui aussi par une disgrâce, l'échec final de son grand mouvement tournant.

Ce von Klück, malgré les crimes de ses soudards, est tout de même intéressant et mérite une courte notice.

C'était un vieux, comme le général von Bulow, commandant la 2e armée allemande. Tous deux naquirent la même année, en 1846.

Von Klück embrassa la carrière des armes à 19 ans, en 1865. En 1888, il commandait le 34e régiment d'infanterie à Bromberg ; en 1890, il fut mis à la tête de la 23e brigade d'infanterie à Neiss. En 1902, il était général de la 37e division à Allenstein. En 1906, il recut le commandement du 15e corps d'armée à Posen. Enfin, en 1913, il fut mis à la tête de la 8e inspection d'armée à Berlin.

On sait que cette fonction confère à son titulaire la charge de commander une armée en temps de guerre.

***

Le général von Klück, comme son contemporain le général von Bulow, a donc 68 ans.

On voit par là que le « rajeunissement des cadres » a des indulgences en Allemagne, quoi qu'on en ait dit.

Les autres chefs d'armée ne sont pas sensiblement plus jeunes.

C'est ainsi que le « colonel général » von Heeringen, successeur du fameux von der Goltz au commandement de la seconde inspection d'armée de Berlin, est né le 9 mars 1850. Il a donc 64 ans.

Le baron von Hausen naquit comme Klück et Bulow en 1846, le 17 décembre. Donc 68 ans.

Le général Hindenburg, qui dirige les opérations contre les Russes, en Prusse orientale, naquit le 2 octobre 1847 : 67 ans.

Seul, l'héritier de Wurtemberg, le duc Albert, trouva en naissant des talents précoces qui lui permettent de commander une armée à l'âge de 49 ans : il naquit, en effet, en 1865.

Quant au jeune Kronprinz, l'aiglon germanique, il naquit foudre de guerre — on sait avec quel succès.

LE SERMENT DU général de Castelnau

Nous lisons dans le *Petit Marseillais* :

« Toulon, 26 septembre.

« Parmi les convois de blessés français qui viennent d'arriver à Toulon se trouve un officier qui faisait partie de l'état-major du général de Curières de Castelnau. Cet officier, sérieusement touché par le feu de l'ennemi, a été évacué sur l'un des établissements hospitaliers qui ont été créés en ville. Il était auprès de notre grand stratège quand son plus jeune fils, le sous-lieutenant de chasseurs Xavier de Castelnau, fut tué le 22 août, après avoir repoussé l'attaque d'un bataillon ennemi.

On a raconté que le général, en apprenant cette mort, se passa la main sur le front, se recueillit quelques secondes et, ensuite, se remit à l'examen des ordres à communiquer et des plans à exécuter.

Cet officier était encore aux côtés du général, son aîné, cette fois, le lieutenant Géraud de Castelnau, réglant le tir de ses mitrailleuses, eut une épaule arrachée par un obus ennemi.

Il a fait part à quelques intimes des circonstances émouvantes de la mort du lieutenant Géraud. Ici, nous laissons la parole à l'officier narrateur :

— Le lieutenant fut amené vers le camp où le général était installé avec son état-major. On l'entoure de tous les soins qui s'imposaient. La blessure était de la plus extrême gravité. Trois heures après, le lieutenant Géraud rendait le dernier soupir. Le général se penche sur le cadavre de son enfant et l'embrasse. Il dit ensuite cette simple phrase :

Va ! mon fils, tu as la plus belle mort que l'on puisse souhaiter. Je te jure que nos armées te vengeront en vengeant toutes les familles françaises ! » Puis le général se retira, ayant couvert de son mouchoir le visage de son enfant. Tous ceux qui assistaient à cette scène et qui entendirent ce serment essuyèrent leurs larmes et l'état-major se remit à son œuvre ».

Rappelons que sur les onze enfants qui lui restent, le général de Castelnau en a encore quatre au feu et que l'un de ceux-là a été aussi blessé.

Le général boër Joubert AU SERVICE DE LA FRANCE

Bordeaux, 1er octobre. — M. Louis Dausset publie, dans la « Petite Gironde », une interview du général boër François Joubert, qui fut, avec Botha, Dewet et Delarey, un des héros de la guerre du Transvaal, il y a quatorze ans.

Le général Joubert est venu à Bordeaux mettre son épée au service des alliés. Il a demandé à M. Millerand d'aller combattre en France, aux côtés du général French, son ancien adversaire en Sud-Afrique, qu'il considère comme le meilleur et le plus remarquable des chefs de l'armée britannique.

— Je demande, déclare le général Joubert, à servir sous les drapeaux des alliés pour plusieurs raisons : d'abord parce que je suis soldat. Je suis d'une famille de soldats, mon père, mon grand-père, mon oncle étaient soldats. Ensuite, parce que je trouve du plus haut intérêt après avoir fait l'expérience de la guerre d'indépendance, d'être mêlé à une guerre plus moderne encore. Enfin, parce que je suis Français de cœur et de race. Je n'oublie pas que, par mes grand'mères, je suis de la lignée des Bouillon et du cardinal de Richelieu par les du Plessis. En vérité, je me considère comme Français.

Une fille du président Roosevelt VIENT EN FRANCE COMME AMBULANCIÈRE

Londres, 30 septembre. — Une dépêche de New-York au « Daily Telegraph » annonce que Mme Derby, deuxième fille du président Roosevelt, partira pour la France, afin d'aider le corps d'ambulance américaine de Paris.

Droit sur son cheval, le colonel...

Un jeune cuirassier écrit à sa mère :

« Je l'avoue franchement, ma maman chérie, que ceux qui vont au feu, sans rien ressentir sont des brutes ! Quant à moi, je l'affirme que la première fois ça m'avait donné la chair de poule.

« J'ai voulu secouer ça au début, ça semble dur, très dur. — Après — en persévérant — ça a du charme. Pour moi, qui au fond suis par ma race un artiste, j'ai goûté bien des joies...

« Mais aucun spectacle ne vaut ceux qui accompagnent l'action proprement dite. Note ce fait saisissant dont j'ai été le témoin ému plus que tu ne saurais le croire. Au moment de l'action, et elle était rude, nous attendions l'ordre de charger et nous étions bien impatients. Notre colonel, droit sur son cheval, disait son chapelet sans se soucier de personne. Je te jure que c'était beau. C'était d'un fameux exemple ».

La guerre industrielle

La guerre, au point de vue allemand, n'a pas seulement pour but de détruire, ou au moins de diminuer l'ennemi au point de le réduire, de l'aplatir sous la botte du vainqueur et de proclamer ainsi, d'imposer la prédominance d'une race sur une autre race.

Elle a encore d'autres visées, entre autres celle d'étouffer, d'empêcher la concurrence industrielle des commerçants par l'écrasement des adversaires.

La petite ville de Roye, dans la Somme, peut nous servir d'exemple.

Il y avait là trois sucreries : deux furent incendiées par les obus allemands et nous ne savons par quel miracle la troisième a échappé jusque maintenant au sort qui lui était réservé.

Un officier allemand, raconte le « Petit Parisien », fait prisonnier, déclarait au préfet de la Somme à ce sujet que l'armée impériale avait l'ordre de détruire impitoyablement toutes les usines appartenant à des industriels, concurrents divers de l'industrie allemande... Or, le sucre français, cristallisé, est de beaucoup préféré en Angleterre au sucre allemand de même nature... C'est pourquoi, dans toutes les régions « sucrières » du Nord, les raffineries sont systématiquement détruites... Le kaiser met son armée au service de ses courtiers !

LES MODES ALLEMANDES

Nous avons dénoncé au public, dès le début de la guerre, le pullulement de publications et de livraisons illustrées, stupides et immorales dont les librairies allemandes inondent nos populations.

Beaucoup de ces mauvais papiers ont disparu des vitrines de nos librairies.

On en voit encore, cependant, et nous n'avons pas été peu surpris d'en apercevoir ces jours-ci à la fenêtre d'un débitant de tabac.

Une dame du monde nous signale une autre importation de nos ennemis qui ont juré, semble-t-il, de corrompre ou... d'enrhumer notre race. Voici sa communication d'une grande actualité :

« Puisqu'il est entendu qu'on ne veut plus en France d'importations allemandes ni de brevets allemands, nous ne voulons plus des modes allemandes.

« Or la mode des corsages ouverts si contraire à la modestie chrétienne, est, on le sait, d'importation allemande.

« C'en est donc fait maintenant pour nous, à double titre, et comme Chrétiennes et comme Françaises : les modes allemandes doivent disparaître chez nous. »

UN CURÉ A POIGNE

M. l'abbé Perrier, soldat, écrit au supérieur du collège Sainte-Marie de la Roche (Haute-Savoie) :

... Dois-je vous dire que j'ai été cité au tableau d'honneur ainsi que votre ancien élève Charles Desbiolles, qui vous salue respectueusement. Hein ! Si je revenais avec la médaille ! Mais tout cela n'est rien. Ici, un seul homme occupe tout le régiment, toute la division, il est connu de tous les soldats et de tous les officiers, de vous aussi, monsieur le supérieur. C'est celui qui m'a donné cette carte, celui qui habille de pèlerines en caoutchouc tout notre état-major et qui, au besoin, le nourrit, l'abreuve et paye des cigares allemands à toute une compagnie ; je ne dis que la vérité. Ici, il va ramasser des blessés aux pieds d'une sentinelle allemande ; là, il crochète une ambulance allemande et essuie des coups de feu. Il s'avance à 2 kilomètres des avant-postes, ramène trois bicyclettes *alboches*, des manteaux, des blessés ennemis, prisonniers, reprend par trois fois les lettres du ...e et du ...e saisies dans une alerte... Personne n'ose le suivre, et chaque matin, notre première pensée est pour lui : est-il rentré ? est-il mort ? Hier, il nous a permis de dire la messe. Pas de clés, il en a fait une. On ouvre, pas de calice ! Un quart d'heure après, il en apporte un d'une paroisse voisine. Aussi tout le monde réclame la médaille pour Duret... le curé ! Au revoir !

« N.-B. — Duret, le curé pour lequel tout le monde réclame la médaille, n'est autre que M. l'abbé Duret François, de Menthonnex-en-Bornes, vicaire de Bernex, en Chablais, ancien élève de La Roche... ».

A JEANNE D'ARC

Une cérémonie patriotique a eu lieu à Nd. de Paris, mardi, fête de St-Michel. Une foule innombrable de patriotes avait répondu à son appel. Bien avant l'heure fixée pour la cérémonie, notre vieille basilique est comble, et si la place du parvis n'est pas notre de monde, c'est par une consigne peut-être un peu sévère, on a établi des barrages d'agents à plus de cent mètres de la cathédrale sur les ponts et les rues qui y conduisent.

Après un Credo chanté par tous les fidèles, le P. Janvier monte en chaire. Au lieu de l'habit de chœur, il a revêtu le froc blanc recouvert du manteau noir des Dominicains. Son discours enflammé de la plus belle ardeur patriotique et d'un profond amour de la France et de ses armées, a été à plusieurs reprises salué d'applaudissements chaleureux.

L'orateur termine par une invocation aux saints, protecteurs de la France et des pays alliés : saint Michel, saint Patrick, saint Edouard, roi d'Angleterre, saint Cyrille, fils des slaves, patrons des Flamands et des Wallons, secourez-nous, luttez pour nous. Jeanne d'Arc, enveloppez dans votre étendard les drapeaux des nations alliées. Depuis deux mois, nous avons beaucoup souffert, beaucoup pleuré. A l'heure où je parle le sang généreux de France coule abondamment, ô Christ ! Epargnez les larmes des mères en épargnant leurs fils, ayez pitié de nous, enveloppez votre croix dans les plis de notre glorieux drapeau pour le rendre invincible.

On applaudit vivement cette péroraison, puis le Cardinal Amette se lève :

Vos applaudissements, dit-il, expriment mieux que je ne saurais le faire à quel point les paroles si chrétiennes et si patriotiques du prédicateur nous ont touchés. Avec lui, je **fais le vœu que je répète, aujourd'hui, de bâtir dans Paris, à Jeanne d'Arc, si nous sommes définitivement victorieux une église d'une splendeur incomparable,** et je compte sur vous tous, messieurs, pour m'y aider. » (Eclair.)

La situation financière est favorable

Bordeaux. — Au Conseil des ministres, vendredi, M. Ribot fit l'exposé de la situation financière, conclut qu'elle était entièrement favorable et qu'il n'y avait pas lieu de songer à un emprunt public. (Havas).

Clémenceau n'a plus de chance

Bordeaux, 2 octobre. — Le troisième numéro de « L'Homme enchaîné » de M. Clémenceau vient d'être saisi. (Havas).

A VALENCIENNES

Le bruit avait couru d'incidents regrettables à Valenciennes. Renseignements pris nous pouvons affirmer que le calme n'a pas cessé de régner en ville.

Les subsistances sont assurées à la population. On ne signale aucune violence à déplorer.

On va libérer les territoriaux du Nord

Lorsqu'au début du mois de septembre, les armées allemandes ont envahi le nord de la France, le gouvernement s'est empressé de convoquer sous les drapeaux tous les réservistes, territoriaux et hommes du service auxiliaire des régions occupées ou menacées par l'ennemi. Cette mesure s'imposait. Laissés dans leurs foyers, ils risquaient d'être à jamais perdus pour la défense nationale et même emmenés en Allemagne comme prisonniers. Le mouvement de recul partiel de l'ennemi permet maintenant de faire rentrer dans la règle commune les hommes des catégories ci-dessus provenant des régions qui ne semblent plus menacées.

Tel est le cas des arrondissements de Boulogne, Montreuil et Abbeville. Les réservistes, territoriaux et les hommes du service auxiliaire de ces arrondissements vont être incessamment renvoyés dans leurs foyers. Ce renvoi peut, d'ailleurs, n'être que momentané, ces hommes restant à la disposition de l'autorité militaire qui les rappellera sous les drapeaux. **La même mesure sera étendue aux autres arrondissements, dans lesquels la convocation de tous les réservistes, territoriaux et hommes du service auxiliaire a été ordonnée, dès que les circonstances le permettront.**

Les prisonniers de guerre

Les personnes qui adressent au ministère des affaires étrangères des demandes de renseignements sur les militaires présumés prisonniers sont priées d'inscrire sur l'enveloppe la mention : « Service des prisonniers de guerre ».

Cette mesure aura pour effet d'accélérer l'acheminement des demandes.